L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

« Le Grand Méchant Loup, j'adore ! », dirent les femmes des années 80

Marie-Agnès THIRARD
ULR ALITHILA, Université de Lille

Résumé

« Le Petit chaperon Rouge » de Perrault est un des contes les plus célèbres. Il a donné lieu à de nombreuses réécritures, à la fin du XX[e] siècle, dans le cadre de la littérature de jeunesse. Deux métamorphoses du célèbre récit sont particulièrement intéressantes. Roald Dahl, auteur bien connu auprès des jeunes lecteurs, propose en 1982 dans un recueil intitulé *Un Conte peut en cacher un autre*, une réactualisation du texte de Perrault qui implique une inversion des rôles entre victime et bourreau, ce qui, à travers l'évolution du statut de l'héroïne, montre une vision féministe et subversive de la société. Dumas et Moissard, à la même époque, proposent dans un recueil de *Contes à l'envers,* « Le Petit Chaperon bleu-marine », qui se présente comme une suite du célèbre conte à travers le récit des aventures de la petite-fille du Petit Chaperon rouge. Au-delà de la réactualisation et de l'inversion des rôles, ce conte fortement ancré dans la société de la fin du siècle, est aussi le fruit d'une écriture de subversion qui traduit à la fois la montée du féminisme et les travers du pouvoir médiatique. On peut cependant s'interroger sur le contrat de lecture concernant ces deux récritures. Ces jeux littéraires proposés au jeune lecteur peuvent en effet se lire à plusieurs niveaux et le lecteur adulte initié y trouve un plaisir certain.

Mots-clés : conte, Le petit Chaperon rouge, réactualisation, féminisme, subversion.

Abstract :

Little Riding Hood is one of the most famous tales. It lead to numerous rewritings at the end of the 20th century within the scope of youth literature. Two metamorphoses of the famous

tale are particularly interesting. Roald dahl, a well-known writer among young readers, proposed, in 1981, in the collection entitled *A Tale can hide another one* , a reactualisation of the text by Perrault which implies an inversion of the roles between the victim and the torturer, and through the evolution of the heroine'status, shows a feminist and subversive vision of society. Dumas and Moissard, at the same period, suggest in a collection of *Upside-down Tales* , « Little Navy Blue Riding Hood » which is proposed as a continuation of the tales of the little girl's adventures. Beyond the reactualisation and the inversion of roles, that tale which is strongly anchored in the society at the end of the century is also the fruit of a subversive writing which expresses the rise of feminism and the shortcomings of the power of the media. Nevertheless we may wonder about the reading contract concerning those two rewritings. Those literary games proposed to young readers can indeed be read at several levels and initiate adult readers may enjoy a certain pleasure.
Keywords : Tales, Little Red Riding Hood, reactualisation, feminism, subversion

« Le Petit Chaperon rouge » est sans doute le conte le plus célèbre. Il relève aussi bien de la tradition populaire que de la culture savante et il n'existe aucune version écrite recensée avant celle de Charles Perrault, les frères Grimm s'étant inspirés de leur illustre prédécesseur et ayant amalgamé le conte-type 333 avec celui des « Sept Chevreaux ». Les traditions orales ont survécu jusqu'à nous et Paul Delarue rapporte une version nivernaise fort intéressante intitulée « Conte de la mère-grand »[1]. Il y est question d'une fille que l'on envoie chez sa grand-mère pour lui porter de la nourriture ; en chemin elle rencontre le « bzou », c'est-à-dire le loup-garou et choisit le chemin des aiguilles tandis que le « bzou » prend le chemin le plus court, c'est-à-dire celui des épingles. Arrivé le premier, le fauve entre dans la maison, dévore la vieille femme, entre dans le lit. Arrive alors la fillette qui ouvre à son tour la porte, mange un morceau de la chair de son aïeule et en boit le sang, à l'instigation du loup. Elle ôte ensuite un à un ses vêtements et s'étonne de l'allure « poilouse » de son partenaire avant de lui échapper en prétextant un petit besoin pressant ! On comprend que Perrault qui visait un lectorat de mondains cultivés et lettrés ait métamorphosé ce conte scatologique d'initiation sexuelle pour le rendre acceptable et lisible. Mais ce que l'illustre académicien n'avait peut-être pas prévu, c'est que ce conte assez vite récupéré en littérature de jeunesse comme un conte de mise en

[1] Paul DELARUE, *Le Conte populaire français*, Paris, Erasme, 1957, vol. I,1997 p. 373-374.

garde qui a bercé notre enfance de ce refrain célèbre et quelque peu terrifiant « C'est pour mieux te manger », ferait l'objet de nombreuses réécritures à la charnière du XX^{e} et du XXI^{e} siècle. Le Petit Chaperon en voit alors de toutes les couleurs, Petit Chaperon vert, Petit Chaperon bleu-marine, sans compter sa mutation dans les sphères médiatiques et la transformation du personnage en créatures de rêve plus ou moins recommandables à l'image de celle suggérée par la publicité du parfum Chanel n°5. Dans ce labyrinthe assez inextricable, un petit fil d'Ariane nous a permis de trouver deux pépites ! La première est une version de Roald Dahl, parue en 1982, illustrée par Quentin Blake et dont le contrat de lecture est défini par le titre du recueil, *Un Conte peut en cacher un autre*[2]. Roald Dahl est un auteur célèbre en littérature de jeunesse et chacun se souvient des aventures de *Charlie et la chocolaterie* ou de *Fantastique Maître Renard* sans oublier *James et la grosse pêche* ou les *Sacrées Sorcières*. En l'occurrence il se livre au jeu littéraire de l'intertextualité. Alors jouons le jeu et précisons les règles grâce au paratexte.

Outre le titre déjà révélateur qui incite à suivre un véritable jeu de piste, la page de couverture offre une double mise en abyme : celle du livre lui-même en miniature que semble lire un loup souriant de toutes ses dents, malgré une langue fourchue, à connotation quelque peu sexuelle, devant deux enfants attentifs et quelque peu éberlués tandis que le Petit Chaperon rouge en personne se retrouve aussi dans un cadre censé décorer cette salle de lecture familiale, sous une forme bondissante, le nez en l'air et la jambe légère (figure 1).



Fig. 1 Page de couverture
Avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard jeunesse.

[2] Roald DAHL, *Un conte peut en cacher un autre*, Paris, Gallimard jeunesse, coll. « Folio cadet », 1982, p. 48-53.

Si l'on en vient ensuite à regarder la quatrième de couverture, il nous est proposé de découvrir « la véritable histoire du Petit Chaperon Rouge » parmi d'autres énigmes telles que les dessous de l'affaire Cendrillon ou l'inculpation de Blanche Neige, sans oublier le sort incroyable réservé aux Trois petits cochons, le tout « dans une version en rimes épouvantablement comique ». Outre ce dernier oxymore passablement alléchant, le style hyperbolique relève du fait divers ou plutôt des *cold cases* dignes d'un roman policier. On peut parler de transcodage puisque l'on passe d'un récit en prose, celui de Perrault qui fait office d'hypotexte au même titre que certains contes de Grimm à des récits versifiés et illustrés. On passe d'un genre à l'autre, le conte se muant en roman policier et même en *thriller* puisqu'on nous invite à détourner « avec férocité les destins de nos héros merveilleux ». Ouvrons donc ce livre illustré et dévoilons le mystère !

« Le Petit Chaperon rouge » occupe une place centrale dans le livre et le titre du conte se voit affubler d'une paire de lunettes qui incite à y voir clair et à regarder attentivement les deux illustrations auxquelles s'ajoute une sorte de camée représentant une grand-mère des années 1960, coiffée d'un chapeau fleuri qui semble consternée par ce qu'elle découvre derrière le rideau de la fenêtre. Les deux autres illustrations montrent aussi une volonté de réactualisation de l'hypotexte, la demeure de mère-grand se voyant dotée d'un téléviseur avec antenne portative, d'un buffet et d'un fauteuil Voltaire tandis qu'elle-même est vêtue d'une veste cintrée et d'une jupe mi-longue, à laquelle il faut ajouter une paire d'escarpins, dignes des années 80, le tout déjà récupéré par le loup à la langue toujours pendante. Ainsi alléchés, entrons donc dans le texte hétérométrique, alternant de manière assez libre décasyllabes et alexandrins.

Force est de constater tout d'abord un phénomène de réduction lié à une entrée *in medias res* dans le récit :

> Quand le loup sentit des tiraillements
> Et que de manger il était grand temps
> Il alla trouver Mère-grand[3].

Le seul événement déclencheur semble être la faim du loup présenté comme un personnage bien connu d'où l'article défini « le », bien connu de tous et en tout cas de l'aïeule qui reconnaît après l'ouverture de la porte « le sourire narquois et les dents pointues » et se résigne immédiatement à être dévorée, en l'occurrence avalée « tout rond ». Le récit du forfait est réglé en une dizaine de vers sans que l'on ait droit à l'envoi en mission d'une petite fille censée secourir sa grand-mère, à l'émission d'un interdit qu'elle transgresserait en parlant au

[3] *Ibid.,* p. 48.

loup doucereux et en lui donnant un itinéraire aussi détaillé qu'un GPS pour parvenir à ses fins. Mais l'on constate, en revanche, un phénomène d'expansion de certains épisodes intermédiaires conjugué à un jeu de focalisation interne et à des dialogues abondants. On a ainsi droit de manière détaillée aux pensées de la grand-mère qui voit sa dernière heure arriver et aux vociférations du loup qui reste sur sa faim après la dévoration de la vieille qualifiée de « coriace ». Il se prépare donc à perpétrer un autre crime avec préméditation, attendant « que le Petit Chaperon rouge revienne des bois où pour l'instant elle se promène »[4]. On constate à l'occasion de ces premiers dialogues ou monologues un changement de registre et un style familier avec des mots comme « godillots, avaler tout rond, glapissant ». On a droit aussi à une description détaillée de l'installation du loup dans le fauteuil et à son travestissement.

Le travestissement du Loup correspond à une réactualisation du conte déjà évidente à travers l'illustration. Mais celle-ci va de pair avec une véritable subversion à partir du célèbre dialogue suspensif entre la bête et la jeune-fille. Alors que se déroule le célèbre dialogue ponctué du refrain anaphorique « c'est pour mieux… » suivi d'un verbe à l'infinitif ponctuant les divers sens, la vue, l'ouïe, le goût, le Petit chaperon Rouge interrompt la mise en abîme de l'hypotexte en s'écriant : « Grand-mère, tu as un manteau de fourrure du tonnerre ! ». Le Loup dénonce immédiatement cette perturbation du jeu théâtral par cette répartie pour le moins comique ; « Ce n'est pas le texte ! » Il improvise alors un rôle de souffleur pour compenser la mémoire apparemment défaillante de la jeune écervelée, lui enjoignant de dire ; « Comme tu as de grandes dents ! », ce qui serait signer son arrêt de mort. C'est alors que la subversion du conte devient inéluctable avec un renversement des rôles, le bourreau devenant victime et la victime se métamorphosant en une meurtrière sans pitié.

> La petite fille sourit, battant des paupières,
> De son pantalon, sortit un révolver.
> C'est à la tête qu'elle visa le loup,
> Et bang ! l'étendit raide mort d'un coup[5].

L'exécution est donc sommaire et donne lieu à l'ajout d'un pistolet fumant en fin de texte. Force est de constater un certain féminisme dans la forme de vengeance. L'héroïne n'a plus rien à voir avec la jeune préadolescente que Perrault met en garde dans la moralité du conte, l'enjoignant de ne pas suivre les loups doucereux et séducteurs. L'inversion des rôles est perceptible dans la tenue même de l'héroïne qui sourit en battant des paupières et porte culotte

[4] *Ibid.,* p. 49.
[5] *Ibid*., p. 53.

ou plutôt est revêtue d'un pantalon d'où elle sort le révolver. Grande séductrice elle-même si l'on en croit l'illustration correspondant à la métamorphose finale.

Cette métamorphose se fait par une expansion de l'hypotexte à travers l'ajout d'un dernier épisode. Ce dernier se fait sous la forme d'un récit homodiégétique. Le narrateur était déjà intervenu sous forme de brèves métalepses pour commenter les bonnes ou les mauvaises manières du loup trop poli pour être honnête dans une parenthèse explicative :

> (Un loup a beau avoir de mauvaises manières
> Il n'avait pas mangé les habits de grand-mère)[6].

Le narrateur rencontre donc le petit Chaperon Rouge quelque temps après la mort du loup.

> Quelque temps après, dans la forêt,
> Chaperon rouge j'ai rencontré.
> Quelle transformation ! Adieu rouge manteau !
> Adieu ridicule petit chapeau[7] !

L'illustration de Quentin Blake est éloquente (fig. 2). La petite fille est devenue une jeune femme revêtue d'un superbe manteau de fourrure qui se promène dans les bois. Notons qu'une grande partie de la prostitution en Ile de France et dans les grandes métropoles se déroule à la lisière des grandes forêts et que l'héroïne telle qu'elle se présente n'est pas très différente des péripatéticiennes qui hantent certains bois de Boulogne ou d'ailleurs. Elle porte une paire de hauts talons rouges et montre des jambes dénudées à l'ouverture du manteau. On peut même s'interroger sur ce qu'elle porte ou ne porte pas sous le manteau. Le doigt levé est un véritable signe d'appel à conversation ou à contact rapproché et le regard effronté va de pair avec un sourire enjôleur. Cette image finale implique plusieurs niveaux de lecture, le contrat de la quatrième de couverture spécifiant « À lire dès 8 ans », ce qui n'exclut pas les lecteurs adultes et avisés que nous sommes ! La dernière déclaration de l'héroïne est pour le moins désinvolte et s'adresse au narrateur devenu intradiégétique mais aussi à nous tous :

> « Salut, me dit-elle, regarde donc, s'il te plaît,
> Mon manteau en loup comme il est croquignolet ! »[8]

[6] *Ibid*., p.49.
[7] *Ibid.,* p. 53.
[8] *Ibid*.



Et Lorette, sous la menace du grand couteau,
a conduit sa grand-mère jusqu'au Jardin des Plantes…

Le mot « croquignolet » est formé à partir du mot croquer mais le suffixe lui confère un registre familier et quelque peu comique. Quant au manteau en loup, précisons que dans les années 80, les manteaux de fourrure étaient à la mode, qu'ils étaient la marque d'une réussite sociale mais qu'ils peuplaient certains trottoirs, compte tenu de leur caractère chaleureux !

D'un manteau de fourrure, emblématique du luxe ou de la luxure, à un *duffle coat*, il n'y a cependant qu'un pas à franchir, non pour observer le domaine de la mode vestimentaire, toujours éphémère mais pour continuer à jouer dans le labyrinthe des contes. À la même époque que le livre de Roald Dahl paraît en effet un autre recueil de Dumas et Moissard intitulé *Contes à l'envers*[9] avec en page de couverture une pile de livres inversée et un jeune lecteur qui a décidément la tête à l'envers. Cet ouvrage illustré par de simples dessins proches des dessins de presse, comprend cinq contes qui, d'après la quatrième de couverture, seraient « minutieusement démontés, confrontés aux réalités d'aujourd'hui, ironiquement remontés et illustrés avec humour ». Les deux auteurs se présentent eux-mêmes avec humour comme deux amis dignes de Montaigne et La Boétie, qui ont « à peu près le même âge » et se livrent un match à qui mourra en second, afin d'avoir le dernier mot en matière de chefs d'œuvre[10]. Cinq contes sont ainsi traités ou maltraités sous leur plume féroce. Il s'agit de « La belle histoire de Blanche Neige », « Le petit Chaperon bleu-marine »[11], « Le don de la fée Mirobola », « La Belle au doigt bruyant » et « Contes à rebours ». Le contrat de lecture est donc clairement défini et le titre du second conte ainsi réécrit pose déjà question. Pourquoi passer de la couleur rouge

[9] Philippe DUMAS et Boris MOISSARD, *Contes à l'envers,* Paris, Neuf, L'école des loisirs, 1980, 68 p.
[10] *Ibidem,* p. 2.
[11] *Ibidem,* p. 15-26.

souvent connotée sexuellement à la couleur bleu-marine ? Il vous faut, cher lecteur, faire un voyage dans le temps et remonter jusqu'aux années 50-60, souvent qualifiées de *sixties* ! À cette époque, dans les collèges et les lycées privés, l'uniforme était la règle et la couleur bleu-marine s'imposait : jupe plissée bleu-marine, blazer et chapeau à l'avenant revêtaient les jeunes filles bien rangées qui n'avaient pas encore écrit leurs mémoires ni vécu de révolution sexuelle ou culturelle, lesquelles deviendraient les femmes des années 80 , donc les lectrices potentielles de ce recueil car le jeu littéraire de l'intertextualité concerne tout autant le lecteur adulte que le jeune lecteur.

Cette invitation à remonter le temps est d'ailleurs proposée dès les premières lignes du conte. La mise en abyme de l'hypotexte de Charles Perrault passe par une biographie du Petit Chaperon rouge qualifiée de sympathique fillette qui « après ses démêlés avec le Méchant Loup, a pas mal grandi et est devenue une belle jeune femme qui s'est mariée et a eu un enfant (une fille nommée Françoise) : puis qu'elle s'est trouvée elle-même grand-mère quand cette Françoise s'est mariée (ainsi va l'existence) »[12]. Cet arbre généalogique imaginaire et quelque peu banal n'est pas sans rappeler l'interprétation que donne Yvonne Verdier du conte oral originel, lequel est une histoire de femmes et de passations de pouvoir au sein du matriarcat[13]. Elle va même jusqu'à présenter comme la norme que les grand-mères soient dévorées par les petites filles auxquelles elles doivent céder la place ! De génération en génération supposée, on en arrive ainsi à une réactualisation du texte et au récit des nouvelles aventures du petit Chaperon rouge devenue une gentille vieille dame qui raconte encore à ses amies sa célèbre aventure mais en ajoutant des détails « introuvables dans les livres ». La mise en abyme est donc plus riche qu'on le supposait car le mot « livres » est employé au pluriel et mère-grand aurait échappé à la mort, ce qui laisse supposer que la version des Grimm n'est pas oubliée ! Cette réactualisation entraîne la description de la vie actuelle de l'héroïne qui, délocalisée dans le XIII^{e} arrondissement de Paris, passe son temps à tricoter, à lire des magazines et à bavarder avec ses copines ! La réactualisation va de pair avec une certaine démystification : tout est traité avec une « fureur plus basse » comme aurait dit Boileau, le réalisme du quotidien et sa banalité remplaçant les mystères de la forêt magique et monstrueuse. Même le chaperon rouge si séduisant, sorte de houppelande qui pouvait faire fantasmer, est métamorphosé en une vulgaire

[12] *Ibid.,* p.15.
[13] Yvonne VERDIER, « Le petit Chaperon rouge dans la tradition orale » in *Le débat*, juillet-août 1980, 44 p.

capuche, celle d'un *duffle coat*, qui plus est, acheté en solde aux Galeries Lafayette et que la mère oblige à rabattre chaque fois que la petite fille sort, pour ne pas attraper froid.

Cette mise aux normes du quotidien de la fin du XX^{e} siècle ne se présente pas cependant comme une simple écriture réactualisée du récit de Charles Perrault mais comme une introduction à un nouveau conte (à l'envers) qui serait une sorte de suite de la biographie du Petit Chaperon rouge, laquelle va vivre par la faute de sa petite fille Lorette « une autre aventure » présentée comme contemporaine du vécu du lecteur potentiel et qui va s'assimiler à un triste fait divers plutôt sordide. Le schéma narratif est cette fois respecté avec l'envoi en mission de l'héroïne chargée de porter des pelotes de laine à sa grand-mère, lesquelles deviendront par l'effet d'un pieux mensonge et d'un clin d'œil intertextuel, des petits pots de beurre lors de la rencontre avec le loup. À l'envoi en mission succède le parcours quelque peu erratique dans un milieu où l'on pourrait se perdre avant la rencontre avec le loup et l'arrivée dans la maison de la grand-mère. Mais la réactualisation est de mise et le parcours se fait en autobus avec une errance ou plutôt une perte de repères de la part de la petite fille, laquelle se trompe de station et descend au Jardin des Plantes. L'art du conte cède la place à une écriture proche de la nouvelle car les métalepses des auteurs préparent le lecteur à une fin à la fois imprévisible et prévisible. En effet l'erreur d'orientation n'est pas le fait d'une simple étourderie mais d'un plan d'action bien conçu : il est précisé que la petite chipie est envieuse de la réputation de sa grand-mère et cherche à être célèbre ! De plus le Jardin des Plantes sonne comme un signal d'alarme car chacun sait que, jusqu'à une époque récente, c'était aussi un parc animalier. La rencontre se fait donc derrière les barreaux avec un loup somnolent qui demande qu'on le laisse dormir et que l'on remplisse son écuelle à heures fixes ! L'introduction de ce personnage incontournable est l'occasion d'un double effet d'intertextualité car il est précisé que celui-ci « se trouvait être l'arrière-petit-neveu de celui qui dans le conte de Perrault mange la grand-mère et prend sa place au lit, en même temps que le lointain descendant de celui qui, dans la fable de La Fontaine, fait des misères à l'agneau, donc pas n'importe quel loup ! »[14] . Ce loup anthropomorphisé est présenté comme grand amateur de livres et bien décidé à fuir comme la peste tout ce qui ressemble à un petit Chaperon, quelle qu'en soit la couleur.

Le schéma narratif se poursuit avec l'organisation de la course jusqu'à la maison de la grand-mère. Notons que le procédé de réactualisation va de pair avec une inversion des rôles comme dans le texte de Roald Dahl. C'est désormais la fillette qui mène le jeu et qui en fixe les

[14] DUMAS et MOISSARD, *op. cit*., p. 19.

règles, gouvernant tout et ne répondant de rien. Elle donne au loup l'adresse de sa grand-mère et le laisse prendre de l'avance après avoir organisé un départ digne d'une épreuve sportive, consciente que sa grand-mère risque d'être mangée mais « quoi, se disait-elle, chemin faisant : on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs ! »[15]. L'épisode de l'ouverture de la porte réactualisé abandonne la chevillette et la bobinette au profit d'une vulgaire sonnette. L'épisode du travestissement du loup et du lit partagé se fait par l'intermédiaire d'une focalisation interne, au point que c'est par le regard de la fillette que le lecteur perçoit des événements plutôt troublants, le récit étant ponctué de remarques au style indirect libre qui permettent d'entrer dans les pensées du personnage : « Le déguisement était très réussi, n'importe qui s'y serait laissé prendre » ou encore « Le loup se révélait un imitateur remarquable : dans le lit, il y avait quelqu'un de tout à fait semblable à sa grand-mère mais ce n'était pas le moment d'applaudir. Il fallait continuer à jouer le jeu »[16]. Le jeu se poursuit en effet mais le dialogue suspensif entre le monstre et la présumée victime laisse place à une inversion des rôles qui permet à la petite de couper la parole à son interlocuteur d'un ton sec : « Finie la comédie. Je ne suis pas aussi bête et naïve que le Petit Chaperon rouge. Allons debout et plus vite que ça ; direction Jardin des Plantes »[17]. Donc retour à la case départ et à la cage pour le loup. Happy end ? Que nenni !

La fidélité à l'hypotexte est alors abandonnée et laisse place à deux expansions que Perrault n'aurait peut-être pas reniées. Le retour à une focalisation Zéro va de pair avec un dessin de presse qui ne laisse pas place au doute. (figure 3). On y voit une grand-mère à quatre pattes que mène avec autorité une petite fille qui tient un grand couteau. La suite des événements est pour le moins cocasse car le Petit Chaperon bleu-marine alerte les gardiens « en faisant beaucoup de tapage », soucieuse de devenir enfin célèbre et célébrée comme une héroïne, plus célèbre même que sa grand-mère, laquelle est censée avoir payé les pots ou les œufs cassés de l'omelette médiatique. Hélas l'objectif n'est pas atteint malgré ce plan diabolique car force est de reconnaître « qu'il n'y avait dans la cage plus aucune trace de loup mais à la place une vieille dame en chemise de nuit de finette et liseuse de cachemire, visiblement ennuyée de ce qui arrivait et impatiente qu'on la délivre »[18]. Le scandale prend des proportions imprévisibles et au-delà des sphères médiatiques remonte jusqu'aux confins du pouvoir bureaucratique et ministériel :

[15] *Ibid.,* p. 21.
[16] *Ibid.,* p. 22.
[17] *Ibid*., p. 23.
[18] *Ibid.,* p.23.

Le directeur du jardin des plantes et le sous-secrétaire d'Etat aux vieilles Gens l'ont convoquée l'un après l'autre pour lui faire des remontrances, le premier la grondant d'un loup perdu qui était d'une espèce rare et le second, tout aussi sermonneur et furieux, disant et même criant qu'on ne peut pas faire ça à sa grand-mère, tout de même [19]!



Figures 3 p. 26.

Le Petit Chaperon bleu-marine passe ainsi rapidement du statut de héros potentiel à celui d'anti-héros grâce au battage médiatique qui fait que « toute la France a pu voir à la télévision et en photo la petite parisienne qui a commis une aussi grosse bêtise ; ce qui a secrètement réjoui Lorette, puisque c'est exactement ce qu'elle cherchait (devenir célèbre) »[20]. Il s'ensuit une psychose collective réveillant la peur du loup et les fantasmes de la bête du Gévaudan. Le conte à l'envers est donc le fruit d'une écriture de subversion qui au-delà d'un rire sardonique interroge sur l'évolution de nos sociétés et l'apparition d'un quatrième pouvoir incontrôlable, celui des médias, ancré sociologiquement dans la fin du XX^{e}. L'alerte résonne encore de manière plus terrible à l'ère des réseaux sociaux en ce début de XXI^{e} siècle.

Et le loup me direz-vous ? qu'est-il devenu ? il est l'objet de la seconde expansion par rapport à l'hypotexte de Perrault. Il n'est plus dans la cage au Jardin des Plantes ; il n'était pas chez la grand-mère. On n'a pas retrouvé son corps ! Alors ? La fin aurait pu rester ouverte mais les deux auteurs ont choisi de poursuivre dans la veine satirique de nos sociétés médiatisées. Le loup a fui tout ce qui ressemble à l'image d'une petite fille et même d'un être humain ! Il a repris la route des grandes forêts qui l'a mené jusqu'à sa terre ancestrale, non point celle des

[19] *Ibid*., p.24.
[20] *Ibid.,* p.25.

Balkans ou des Carpates mais celle des steppes de Sibérie. Le traitement anthropomorphique le métamorphose en un chroniqueur mondain qui « se pavane dans les salons et les lieux à la mode »[21](figure 4). Ce néo-contage permet une double mise en abyme finale car ce loup mondain « raconte l'histoire du Petit Chaperon Rouge ainsi que celle du Petit Chaperon bleu-marine et tous ses frères sont donc prévenus maintenant du danger qu'il y a à fréquenter les petites filles françaises »[22]. La critique de la société des années 80 est féroce et se résume en deux mots que l'on pourrait ajouter aux propos ironiques des auteurs : sexe et pouvoir car « on entoure le loup : on l'écoute bouche bée, on le regarde avec admiration, les belles louves se battent pour être vues à son côté »[23].

Cette promenade dans le labyrinthe des réécritures de contes datées des années 80 nous amène d'abord à nous interroger sur les frontières plutôt poreuses de la littérature de jeunesse. Force est de constater que ces deux réécritures du conte de Charles Perrault peuvent se lire à différents niveaux mais que l'adulte y trouve peut-être plus son compte que le jeune enfant de 8 ans. Les procédés de ces jeux littéraires sont identiques chez nos auteurs. On joue essentiellement sur la réactualisation mais aussi sur l'inversion des rôles, la victime devenant bourreau et vice versa. Force est donc de constater une montée en puissance d'un féminisme qui n'est pas encore exacerbé, les femmes conquérant le pouvoir et le Petit Chaperon, quelle que soit la couleur, devenant une de ces femmes des années 80, « femmes jusqu'au bout des seins, ayant réussi l'amalgame de l'autorité et du charme »[24]. L'une s'octroie le pouvoir de justice tandis que l'autre vise à atteindre le pouvoir via les sphères médiatiques. Les deux textes sont donc bien des écritures subversives ancrées dans la société de cette fin de siècle profondément en crise. Il serait enfin plus que recommandé de comparer les deux morales, celle de Perrault et celle de Dumas et Moissard. Rappelons la fin de la moralité du XVII[e] siècle :

> Je dis le loup, car tous les loups
> Ne sont pas de la même sorte ;
> Il en est d'une humeur accorte,
> Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
> Qui privés, complaisants et doux
> Suivent les jeunes demoiselles
> Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ;
> Mais hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux,
> De tous les Loups sont les plus dangereux[25].

[21] *Ibid.,* p25.
[22] *Ibid*., p. 26.
[23] *Ibid*.
[24] Termes repris à la chanson de Michel SARDOU, *Femmes des années 80s*.
[25] Charles PERRAULT, *Contes de ma Mère l'Oye*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus classiques », 2006, p. 26.

Ces loups doucereux et séducteurs sont toujours d'actualité. La moralité de Dumas et Moissard est plus glaçante encore et se livre de manière subtile et implicite, aux frontières du texte et de l'image :

> C'est pourquoi les enfants de chez nous ne rencontrent plus jamais de loups et peuvent se promener dans les bois en toute quiétude. Sous réserve, il va de soi, de prendre garde aux hommes qui pourraient y rôder : car certains hommes sont plus dangereux que les loups[26].



Figure 4, p. 26

BIBLIOGRAPHIE

DAHL Roald, *Un conte peut en cacher un autre*, Paris, Gallimard jeunesse, coll. « Folio cadet », 1982.

DELARUE Paul, *Le Conte populaire français*, Paris, Erasme, 1957, vol. I,1997.

DUMAS Philippe et MOISSARD Boris, *Contes à l'envers,* Paris, Neuf, L'école des loisirs, 1980, 68 p.

GENETTE Gérard, *Palimpsestes,* Paris, Seuil, 1982, 468 p.

PERRAULT Charles, *Contes de ma Mère l'Oye*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus classiques », 2006, 292 p.

VERDIER Yvonne, *Le petit Chaperon rouge dans la tradition orale,* Paris, Livre de Poche, 2014.

[26] DUMAS et MOISSARD, *op. cit.,* p. 26.